

LE DÉFI DES MOTS, UN ART TORDU

«**TRASH TALKING**» Le «langage poubelle» utilisé par les joueurs pour se défier est un phénomène ancien. Mais il est pourri désormais par les insultes racistes. Décryptage.

D'ampleur majeure, les scandales secouent le football anglais. L'attaquant de Liverpool Luis Suarez purge une suspension de huit matches pour avoir traité le défenseur de Manchester United Patrice Evra de «negro». Le clubiste de Chelsea John Terry est, lui, dans le collimateur de la justice pour une autre insulte raciale à l'encontre du défenseur de Queens Park Rangers Anton Ferdinand.

En Amérique du Nord, c'est la NHL qui vient d'être frappée d'une affaire similaire. L'attaquant des Panthers de Floride Krys Barch a été écarté pour une partie après avoir usé de termes inappropriés envers le défenseur noir du Canadien de Montréal, P. K. Subban.

Il semblerait donc que les poubelles du langage aient débordé. Ce n'est certes pas une première. En 1999, le championnat suisse de hockey sur glace s'était scandalisé des attaques racistes subies à Thurgovie par deux joueurs de Bienne, Cyrill Pasche et Claude Vilgrain. Dans un style différent, personne n'a oublié le dérapage labial de l'Italien Marco Materazzi, provoquant le fameux coup de boule de Zinedine Zidane en finale de la Coupe du monde de 2006.

Dans le monde du sport, le «trash talking» (littéralement: langage poubelle) est un phénomène ancien. Seulement, ce qui était art a tendance à se muer en symptôme du manque d'esprit et de fair-play des sportifs. Les insultes, notamment racistes, en sont ainsi une déviance.

«Le «trash talking» est un langage codifié entre sportifs, comme le langage des ghettos, note le sociologue du sport Fabien Ohl. Il peut être adressé aux adversaires, mais il peut aussi être utilisé entre personnes d'une même équipe, voire même par le coach envers son équipe, afin de la motiver.» Son vocabulaire, il est vrai, n'est pas toujours châtié. «Il est parfois homophobe dans la mesure où il fait appel à la notion de virilité», analyse Fabien Ohl.

Pour le coach mental Romain Ducret, «les frontières de l'acceptable fluctuent en fonction des codes et des acteurs. Tout dépend des personnes, de leur sensibilité, du contexte. Un message toléré par l'un ne le sera pas forcément par l'autre.»

Distraire l'adversaire

Historiquement, le «trash talking» n'est pas un complice forcé de la vulgarité. Certains boxeurs, dont Muhammad Ali, le métamorphosaient en poé-

sie pour mettre sous pression leur futur adversaire. Des basketteurs nord-américains, dont Michael Jordan, en ont aussi fait bon usage. «L'un des meilleurs exemples reste Larry Bird, se marre l'incontournable Jon Ferguson. Avant un concours du All Star Game, il était entré dans le vestiaire et, jaugeant ses adversaires, il avait lancé: «Bon, qui va finir deuxième?»»

«Moi, j'adore ça. Mais je me fixe des règles. Je n'évoque jamais la famille, ni l'argent»

Shawn Heins, joueur de FR Gottéron

Le phénomène ne se borne pas à la NBA. «Bien sûr, il existe ici aussi, poursuit l'ancien entraîneur. En Suisse, quelques-uns n'ont rien à envier aux meilleurs «trash talkers» de la planète. Appelez Herb Johnson. (Rires.) Il n'arrête pas de parler sur les parquets.» Conseil suivi. Au bout du fil, le pivot d'Union Neuchâtel se bidonne. «Bien sûr, j'adore ça, admet-il. Ce n'est pas seulement une question d'intimidation. C'est aussi une manière de distraire l'adversaire. Mais pour moi, ça n'a rien à voir avec des insultes.»

Ce que l'Américain ergote en jouant? «Je suis meilleur que toi.» «Vous avez une mauvaise défense.» «Tu ne peux pas m'arrêter.» «Tire de là, je te file 50 dollars si tu marques.» On est loin des attaques bles-

santes: «Quand j'ai grandi, dans les années 1970, le «trash talking» était surtout une manière de mettre du piment au jeu. Ce n'était pas un ennemi du fair-play.»

Greene, un spécialiste

Aujourd'hui encore, quelques sportifs maîtrisent bien cet artifice transversal aux disciplines. L'athlète Maurice Greene en était considéré comme un spécialiste. «Ce sont surtout les sprinters, souvent ceux qui s'entraînent toute l'année ensemble, qui se raillent avant les meetings», explique le patron d'Athletissima, Jacky Delapierre.

En cyclisme aussi, la provocation rigolarde est favorisée par un contact permanent. «Du coup, forcément, ça blague, comme entre copains, fait remarquer le Valaisan Alexandre Moos. On se moque des bourdes des autres, on charrie celui qui va devoir bosser à l'avant du peloton. Et puis, parfois, ça frotte plus méchamment en course.» Alors fusent des mots sans douceur. Il arrive également que les vanes explosent en athlétisme. «Récemment à Monaco, Mekhissi et Baala en sont venus aux mains et ont été suspendus», rappelle Jacky Delapierre.

En football, de nombreux cas ont été recensés. Certains relèvent du plus pur «trash talking». «Vu que vous ne l'avez pas touché de la soirée, je te le laisse un peu», aurait ainsi soufflé le Barcelonais Xavi au Madrilène Lassana Diarra tout en lui plaçant le cuir entre les mains. D'autres ont dérivé vers des invectives

moins fines, voire carrément dégradantes, envers les couleurs de peau et les convictions religieuses.

Perte de respect

Le «trash talking» nourrit aussi les émotions en hockey sur glace, surtout en play-off. «Il fait partie de la culture nord-américaine qui a gentiment imprégné les championnats européens, constate le défenseur de FR Gottéron Shawn Heins. Moi, j'adore ça. Mais je me fixe des règles. Je n'évoque jamais la famille, ni l'argent. Et il va de soi que celui qui tombe dans le racisme est indéfendable. Il devrait être suspendu de toute compétition à vie.» En revanche, si Shawn Heins est provoqué par un jeune adversaire qui joue peu, il pourrait lui demander de se retourner afin qu'il voie son nom, lui faisant remarquer qu'il ne l'a pas encore vu sur la glace.

Un hockeyeur expérimenté de ligue nationale relève cependant que certains acteurs font preuve d'un total manque de respect. «Autrefois, un adversaire m'avait dit qu'il allait faire un collier avec mes dents, se souvient-il. Mais au moins, lorsqu'on jouait contre des joueurs comme Patrick Howald ou Gates Orlando, on avait une estime énorme pour leur carrière. Aujourd'hui, les jeunes s'en foutent. C'est la génération melon grande gueule dans une société de l'insulte.» Et le «trash talking» devient corrompu, tapés presque satiné piétiné par les injures.

● THOMAS DAYER



Tim Hales/AP

10 PERLES DE «TRASH TALKING», EN SUISSE ET DANS LE MONDE



Ethan Miller/Getty/AFP

«Quand je prendrai ma retraite, j'embaucherai Ricky Hatton pour laver mon linge, tondre ma pelouse et cirer mes chaussures.»

Floyd Mayweather Jr. (boxeur)



Tom Szczerbowski/Getty

Martin Desjardins, (Lausanne Hockey Club): «P... de gréviste!»

Phil Housley (Grasshopper/photo): «Je ne t'ai pas croisé souvent en NHL, toi!»

(Phil Housley jouait en Suisse consécutivement au lock-out en Amérique du Nord)



Al Bell/Getty/AFP

Joe Frazier (boxeur/photo): «Hey mon gars, quoi de neuf?»

Ken Norton: «Ma femme vient d'avoir un bébé.»

Joe Frazier: «Félicitations. De qui est le bébé?»



Alain Gavillet

Benoit Gratton (hockeyeur, Lugano, sur le ton de la provocation):

«Eh, Armie! Armie! Armie!»

Derek Armstrong (GE Servette/photo): «Comment tu connais mon nom? Ah je sais, je suis ton joueur préféré sur PlayStation!»



Chris Trotman/Getty/AFP

«Je ne suis pas la prochaine Anna Kournikova. Je veux gagner des matches.»

Maria Sharapova (tenniswoman)



AFP

Un journaliste: «Sélectionnez-vous Paolo Di Canio pour l'Euro 2004 (de football)?»

Giovanni Trapattoni (photo): «Seulement en cas d'épidémie de peste bubonique.»



Jeff Zelevansky/Getty/AFP

«Michael Schumacher doit être soit aveugle, soit stupide.»

Juan Pablo Montoya (ancien pilote de formule 1)



Steffen Kugler/DPA/AFP

«Je vais lui faire si mal qu'il aura besoin d'un chausse-pied pour mettre son chapeau.»

Muhammad Ali (boxeur, à propos de Floyd Patterson)



P. Moczulski/AFP

Michael Jordan prévient le rookie Dikembe Mutombo qu'il va effectuer un lancer franc les yeux fermés: «Celle-là, il est pour toi!» Michael Jordan ferme les yeux, réussit son lancer franc, se retourne vers Dikembe Mutombo et lui lance: «Bienvenue en NBA!»



Michael Buckner/Getty/AFP

«Salut. Je m'appelle Vinnie Jones. Je suis un gitan. Je gagne beaucoup de fric et je vais t'arracher l'oreille avec les dents puis tout recracher dans l'herbe. Tu es seul, mon gros, tout seul avec moi!»

Vinnie Jones (footballeur, à Paul Gascoigne)